

LA
REVUE FRANÇAISE
DE
PRAGUE

24177

T. G. MASARYK

BORIS LOSSKY

ALOÏS KRUŠINA

VÍTĚZSLAV NEZVAL

ANDRÉ CASTAGNOU

MADELEINE VOKOUN-
DAVID

MES VISITES À TOLSTOÏ

*L'ART FRANÇAIS À LA GALERIE D'ÉTAT
DE PRAGUE (8 illustrations hors-texte)*

*DIJON EN 1927 OU LE BOURSIER SEN-
TIMENTAL*

ADIEU PARIS

JEAN COCTEAU

M. LÉVY-BRUHL À PRAGUE

CHRONIQUES

La vie intellectuelle et artistique en Tchécoslovaquie

La littérature (HANUŠ JELÍNEK): F. X. Šalda: *Jeunes luttes (Mladé zápasy)*. Juvenilia II. —
Le théâtre (JUNIA LETTY): Une drame de conscience, *Non si sa come*, de Luigi Piran-
dello. — A travers les Revues tchécoslovaques (NOÉMI RIPKA-SCHLOCHOW): *Slovo a sloves-
nost*, la nouvelle revue du Cercle Linguistique de Prague.

Revue des livres français.

La vie des Alliances. — La vie de l'Institut Ernest Denis.

F. Topič, Librairie française,
11 Národní tř.

PRAGUE

« Les Presses universitaires de France »
49, Boulevard Saint-Michel

PARIS

Salle

des

tions sur la vie intime de Sainte-Beuve. M. Giraud est trop honnête homme, et, d'autre part, Sainte-Beuve lui-même, a trop parlé de lui, directement ou sous le voile, d'allusions transparentes, pour que son existence cache encore de vrais « secrets », à qui veut se donner la peine de relire et de recouper *La Vie de Joseph Delorme, Volupté, le Livre d'Amour, les Consolations*, et ces cahiers qu'il baptisa lui-même: *Mes poisons*. Si nous étions tentés de lui reprocher quelque chose, ce serait plutôt d'en avoir trop dit, tant sur ses pénibles amours avec Adèle Hugo que sur les « Consolations » qu'il n'allait pas chercher beaucoup plus loin que l'office.

Mais il est bien vrai que sa vie fut « secrète » par essence, comme celle de Musset fut orageuse, ou celle d'Hugo triomphale. Elle fut volontairement secrète et comme clandestine, abritée derrière les livres, derrière une demi-pauvreté qui ne lui permettait pas de faire figure, derrière de hautes protections officieuses — comme celle de la Princesse Mathilde, qui ne lui pardonna jamais de lui avoir fait jouer le rôle d'écran — derrière quelques protestations assez plates de fidélité au régime du jour, à la religion d'Etat, derrière cette hypocrite bienveillance qu'il affectait à l'égard de ses compagnons de lettres, pour mieux les déchirer par derrière...

Non, Sainte-Beuve n'avait pas un beau caractère, et cela n'empêche pas d'admirer sa puissante, sa divinatrice intelligence, son prodigieux savoir, et cette sensibilité littéraire exquise qui fait de lui le plus attachant, le plus pé-

nétrant, le plus persuasif de tous les critiques français.

Au reste, plutôt que de le condamner, mieux vaut, comme le fait M. Giraud, essayer de le comprendre — ce qui revient à le plaindre. Sainte-Beuve souffrit toute sa vie d'une double détresse, et d'une double impuissance: impuissance de créer une œuvre directement originale, disons d'être un grand poète ou même un grand romancier, impuissance de plaire, de plaire aux femmes. Personne n'a subi le tourment d'envie comme ce témoin des succès écrasants de Victor Hugo, dont il reconnaissait, au fond de lui-même, en grinçant des dents, l'énorme génie. Personne n'a souffert du tourment d'être laid comme ce pauvre rouquin ventripotent qui s'aspergeait d'eau de Cologne pour recevoir ses visiteuses, et qui, d'après les Goncourt qui le connaissaient bien, aurait tout donné pour avoir la prestance et la destinée d'un lieutenant de cavalerie qui « fait des femmes ».

Ah! si seulement nous ne connaissions de Sainte-Beuve que son *Virgile*, tout parfumé de cytise, que certaines pages nostalgiques de son *Port-Royal*... Et, c'est justement à lui que nous devons ce besoin, dont nous ne guérirons plus, d'écarter le livre pour démasquer l'homme!

Jean Pasquier.

Les Étangs de la Double, par Geneviève Fauconnier (Stock).

Nous avons dit en son temps quel livre magnifique était *Claude*, récit que Mme Fauconnier publia en 1933. Livre inoubliable pour des

raisons plus humaines encore que littéraires. On y sentait ramassée l'expérience de toute une vie, on y devinait l'irréremédiable nostalgie de la jeunesse disparue, une lassitude mortelle, chaque jour surmontée et chaque jour renaissante. On pouvait se demander si l'auteur reprendrait la plume, s'il lui restait quelque chose à dire...

Les Etangs de la Double sont une œuvre beaucoup plus franchement romanesque, beaucoup plus voulue, visiblement construite sur un schéma, d'ailleurs très original et très beau: Edmée Sambre, l'héroïne, curieuse fille sensible, farouche, et qui aime s'enfermer dans les mondes imaginaires qu'elle se choisit, voit peu à peu une histoire du passé, un fait-divers tragique dont elle a voulu creuser le mystère, l'acheminer vers le présent, vers des personnes vivantes et connues, vers des passions encore brûlantes, si bien que le drame ressuscite, et qu'elle n'en sera plus simplement spectatrice... Ainsi, de la première à la dernière page du livre le présent et le passé s'appellent, l'imaginaire et le réel s'aimantent l'un vers l'autre pour finalement se rejoindre et se confondre dans une atmosphère assez pesante de brumes et d'ombres, dans un décor obsédant d'arbres épais, d'eaux mortes, et de roseaux.

Nous retrouvons dans ce récit quelques-unes des qualités que nous aimions dans *Claude*: même poésie, même sens de l'atmosphère, même don d'envoûtement. Mais les imperfections qui, dans *Claude*, nous gênaient à peine: incohérences de la composition, obscurités, complications généalogi-

ques, nous arrêtent ici presque à chaque pas. Un romanesque un peu truqué, a remplacé la nécessité même de la vie. Mme Faconnier nous doit un livre où, dominant davantage son métier de romancière, elle retrouve cet accent de poignante humanité qui nous avait bouleversés dans son premier livre. *Jean Pasquier.*

Guénolé, par Florian Le Roy (Éd. Tallandier).

Ce roman, c'est tout d'abord l'histoire d'un jeune Breton, d'un séminariste raté, rêvant d'intellectualité et de spiritualisme et qui, après de vains efforts pour se libérer de la tutelle maternelle, de l'atmosphère étouffante du bourg natal, use sa vie à se débattre entre deux femmes: sa mère, qui le confine dans l'épicerie familiale et sa femme, qui déçoit brutalement son rêve amoureux.

Guénolé, bon garçon sans énergie ni volonté, en conclut que personne ne l'a jamais compris: « sa mère, à force d'amour, les autres à force de méfiance ».

Mais ce livre, c'est aussi le tableau d'un coin de Bretagne, aux environs de St-Brieux, et le miroir de la vie primitive, et sentimentalement si fruste de ses paysans et de ses marins. Dans ce milieu modeste où triomphe l'âpre passion de l'intérêt « l'amour pour les femmes est un coup de force comme lever une barrique de cidre ». Pas un caractère qui ne soit marqué d'une fatalité funeste, pas un tempérament dont quelque tare apparente ou secrète ne fausse l'équilibre. Que ce soit Mme Bottereau, mère de Guénolé, ancienne institutrice, puis épicière, qui traînera sa vieillesse lamentable dans l'ivrognerie et mourra tragiquement; que ce soit le beau-père Urvoy, le vieil avare, qu'on trouvera carbonisé dans sa maison; que ce soit l'envieux cousin Hyacinthe, tous ces gens vivent de méfiance et de sombre haine.

« Guénolé », qui est le premier